

# Une scène primitive

A propos de « Les langoliers » de Tom Holland

D'après Stephen King

L'intérêt de ce téléfilm de trois heures se mesure à l'aune du suspense, prenant. Essayez donc de le voir avant de retourner dans le passé avec mon commentaire, dans lequel je vais être obligé de tout dévoiler, car ça mérite interprétation.

Un avion de ligne décolle de Los Angeles en direction de Boston. Pendant le vol une dizaine de passagers qui étaient endormis se réveillent et constatent que tous les autres passagers ont disparu, laissant sur place tout ce qui était sur leur corps : alliance, colliers, bijoux, biquets, et même dentiers et pacemakers. Même le cockpit est vide, l'avion continuant sa route grâce au pilote automatique. Par chance, l'un de ces passagers est pilote de ligne ; il peut reprendre les commandes et poser l'avion.



Pas de souci de ce côté-là, mais lorsqu'il essaie de prendre contact avec les aéroports, personne ne répond. Silence aussi du côté des fréquences d'urgence et des militaires. Par les hublots, plus aucune lumière n'est visible. Quand ils se posent sur le premier aérodrome considéré comme sûr, les pistes et les bâtiments sont là, mais il n'y a personne.



Que s'est-il passé ? le réalisateur nous distille les informations au compte-goutte. Par exemple, l'un des passagers auteur de science-fiction, remarque que tous les « non-disparus » dormaient au moment de la disparition. C'est pourquoi il interviendra au retour, de façon à ce que tous soient endormis à nouveau, pour éviter le risque de disparition. Sur cette modalité, l'histoire ne nous en dit pas plus ; mais moi, j'y vois tout de suite un indice : tout cela n'est qu'un rêve. Et on va y trouver tout ce que je trouve dans mes rêves et ceux de mes analysants.

Allons-y doucement. Parmi ces passagers survivants se trouve un homme d'affaire capricieux et revendicatif, voire délirant.



Contrairement à ce qu'il fait pour les autres, l'auteur s'attachera à nous montrer fréquemment quelques séquences de son passé. En effet, c'est là que se trouvent les langoliers. Qu'est-ce que cela ? c'est un néologisme inventé par le père de Tommy Craig, cet homme d'affaires uniquement préoccupé par la réunion à laquelle il doit assister à Boston. Ce père est terrifiant.



Il passe son temps à menacer son fils des « langoliers » s'il ne se comporte pas comme prévu par lui, c'est-à-dire super bon en tout. Et ses menaces sont d'une violence rare. Il explique que ces langoliers sont des êtres voués à la vengeance, qu'ils ont d'immenses bouches peuplées de myriades de dents pointues et acérées, par laquelle ils déchiquètent tout vivant les enfants désobéissants. Il mime cela par des grimaces et des mouvements de doigts significatifs.



Tommy Craig, on nous le fait comprendre, a donc obéi : il est devenu membre important d'une grande société. Mais il se trouve à un tournant de son existence. Il vient sciemment de faire perdre 43 millions de dollars à ladite société. Pourquoi ? parce qu'il en a marre. C'est une sorte de suicide : il souhaite se désigner comme cible d'éventuels tueurs. En fait c'est le moment de sa vie où il décide de secouer le joug paternel, mais comme il n'a jamais vécu autrement, il ne peut envisager une autre façon de vivre. Il se trouve donc coincé entre deux feux : une voix qui lui dit de rester un petit garçon bien sage en allant à cette réunion où il est attendu pour rendre des comptes, et une voix qui lui dit de tout foutre en l'air.

Et comme John Nash que j'ai analysé précédemment, il entend effectivement des voix, qui lui hurlent dessus des insultes comme son père autrefois, ou qui lui suggèrent des actes violent allant jusqu'au meurtre. Son monde qui n'avait jusqu'à présent été structuré que par la voix de son père, s'effondre. Donc, il n'y a plus personne, et s'il y a encore quelqu'un, comme ces dix survivants, ce sont des gens qui complotent contre lui, des méchants à éliminer.

Voilà l'explication qui me vient lorsque je constate, avec les personnages du film, la désertitude de ce monde vide de gens, c'est-à-dire vide de sens. Le sens reposait sur les épaules du père et, comme le président Schreber, John Nash, Louis Wolson, Tommy Craig éprouve non seulement le vide du monde mais l'effondrement même de sa matérialité. C'est ce qui se passe sur la fin avec l'intervention tant attendue des langoliers.'

Car la réalisation est habile : avec les personnages, elle nous mettra dans cette situation d'attente de quelque chose de terrible pour laquelle seul Tommy Craig à un nom : la frappe vengeresse des langoliers venu le punir, puisqu'il a, pour une fois, enfreint la loi paternelle. On retrouve cette fonction dans la tradition grecque sous le nom d'Érinyes et dans toutes les autres traditions sous les différentes apparences des djinns et des diables.

Nous sommes donc non seulement dans le rêve de monsieur et madame Toutlemonde, mais ici, spécialement dans un délire où l'on voit les représentations refoulées faire retour depuis l'extérieur. Ça nous est présenté comme une faille dans le tissu spatiotemporel, comme si tout cela n'était que de la physique et non de la psychologie. Et en effet, une des caractéristiques de la psychose, que ce soit celle de rêve ou celle qui se manifeste dans la réalité, c'est de prendre les représentations pour des choses. L'avion serait resté dans le passé tandis que les gens, avec le monde seraient dans le présent. Les langoliers ne serait qu'un processus physique visant à détruire toutes les traces du passé une fois celui-ci quitté par les humains.

Beaucoup de gens aujourd'hui aimeraient bien supprimer toute psychologie et si possible toute psychanalyse, au profit de la seule biologie physique. Mais ce n'est pas le propos.

Ainsi, comme dans une enquête policière menée par l'auteur de science-fiction,



on découvre avec eux que ce monde du passé a perdu ses caractéristiques : la bière n'y mousse plus, les sandwiches ont perdu toute saveur. J'y lis une tentative de nous donner un « gout » du Réel : il n'a pas de gout, justement, pas plus que de couleur, ni surtout de contours qui donneraient des formes aux objets. Ça, c'est mon expérience dans les rêves, essentiellement visuelle et auditive ; sans doute Stephen King a-t-il eu une expérience gustative, ou a-t-il effectué une extension intellectuelle aux autres organes *des* sens. Bref, tout cela est une façon de métaphoriser la disparition *du* sens.

Chacun des personnages explique à son tour les raisons de son voyage : il s'agissait d'aller *vers* quelqu'un, ce qui donnait un sens à leur vie. S'il n'y a plus personne au bout du périple, le voyage de la vie perd tout son sens.

D'ailleurs une très jeune fille aveugle, membre du groupe nous donne une autre appréhension de la chose. Elle joue un rôle particulièrement important du fait du développement de son ouïe. C'est elle qui, la première, entend l'approche des langoliers, qui se font attendre.



Car, après ce détour cluédique, vers le Réel, nous y revenons. D'abord manifestés par leur seule présence sonore en direction d'une ligne de pylônes électriques à haute tension, ils se signalent ensuite par un affaissement de ceux-ci, les uns après les autres, puis par des arbres de la forêt qui s'abattent. Là, je commence à comprendre la métaphore : là où, grâce à la différence entre deux pôles, le courant passe, il ne passe plus, car les pylônes débandent comme s'ils n'avaient plus rien à désirer. La différence des pôles, plus et moins, fournit une excellente métaphore à la différence des sexes soutenue par la castration, tandis que l'électricité se coule sur le modèle de la libido.

Après la détumescence des pylônes, les arbres s'abattent et enfin les langoliers se présentent en personne. Ils n'ont même pas de corps, car ils ne sont que bouches énormes au diamètre plus grand que la taille d'un humain, couronnées de dents acérées et vibrantes comme dans les descriptions du père de Tommy Craig.



C'est là où on retrouve la pertinence de mes définitions du Réel, de l'imaginaire et du symbolique : contrairement à ce que soutient Lacan, le Réel n'est pas le problème, il se contente de la fadeur. Ce qui est terriblement effrayant, par contre, ce sont ces créatures imaginaires destinées à symboliser cette punition qu'est la différence des sexes vécue comme castration. Car il ne fait nul doute qu'il s'agit là de vagins dentés, figures universelles, modalisées par les loups, les requins et les tyrannosaures, toutes spécialement appréciées ou dépréciées par les enfants, c'est selon. Ils ne les apprécient que pour en apprivoiser la menace. Sinon, ils en font une phobie et on peut bien leur expliquer que les loups n'existent pas en ville, ils iront quand même vérifier sous le lit et il faudra que maman ou papa leur tiennent la main avant de s'endormir, le temps d'une histoire, où, tiens, il sera question de loups, de tyrannosaures, de princesses fuyant l'inceste de leur père sous une peau d'âne et de traitres voulant devenir califes à la place du calife.

Œdipe, prenant la mesure de son forfait s'était crevé les yeux. Ici c'est chose faite dès le départ avec la petite fille aveugle, première à détecter l'approche des langoliers. Elle est donc le contraire de l'aveuglement d'Œdipe, mais elle le payera de sa vie. J'ai dit qu'elle jouerait un rôle important.



Elle est porteuse de la punition qui nous est infligée dès notre naissance (nul besoin d'attendre la perpétration d'un quelconque forfait) car c'est essentiellement par la vue que nous prenons conscience de la différence des sexes qui nous saute aux yeux déclenchant cette terrible mutilation de la castration, qui peut entraîner en effet certaines cécités psychologiques. Mais, sans qu'il soit nécessaire d'en arriver là, nous y sommes tous, aveugles, jusqu'à dénier absolument l'existence de ce fantasme, qualifié de lubie freudienne, mais dont ce film me confirme encore une fois l'existence, allant dans le sens de l'universalité.

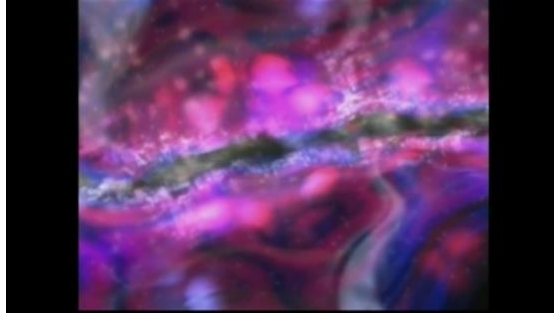
Cela, c'est, pour la jeune aveugle, son rôle symbolique dans l'histoire. Mais elle y joue aussi un rôle actif, en expliquant aux autres que, Tommy Craig a beau être un salopard et un meurtrier (il tue un des membres de l'équipe et la blesse mortellement), ils ont tous besoin de lui. Pourquoi ? dans l'histoire elle-même, je ne suis pas sûr d'avoir bien compris le prétexte. Mais dans mon interprétation, je vois très bien pourquoi : parce qu'ils sont tous dans son délire. Tant qu'il vit, le délire survit et eux aussi. Et dès qu'il est blessé, fuyant la dent pointue des langoliers, ceux-ci s'attaquent aussi à l'aérodrome, aux bâtiments, aux pistes, au point que l'avion a juste le temps de décoller avant que la piste ne disparaisse dans le néant.



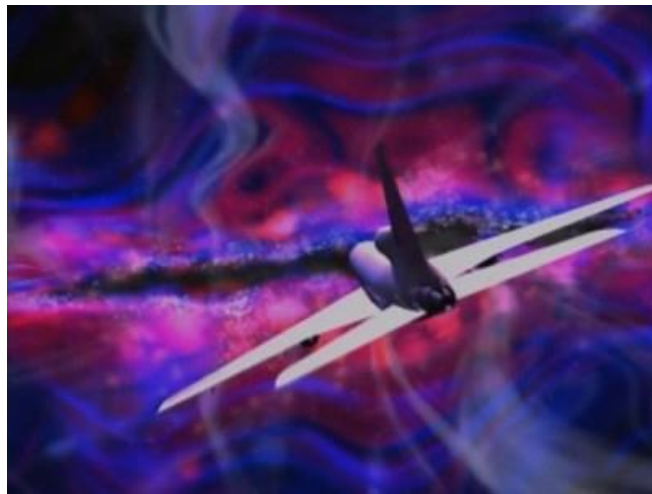
Ce n'est pas seulement la survie du personnage qui est évoquée là. J'y entends le message suivant : nous ne pouvons rester en vie que tant que notre « ça » le sera, aussi meurtrier et incestueux soit-il. Il ne saurait être question de l'éradiquer au prétexte de quelque morale ou normativisation que ce soit. Nous avons besoin de cet espace du rêve et du délire en rupture d'avec notre espace-temps physique. Et pourtant, le réalisateur, fidèle à Stephen King, aura tout fait pour nous faire apparaître le personnage comme aussi détestable que possible. Cela convient parfaitement aux forces du refoulement que nous éprouvons tous : ce personnage-là, nous ne voulons l'être à aucun prix, pas plus que nous voulons admettre l'idée de la castration et de l'Œdipe.

L'aveugle a donc vu juste. Comme Œdipe, au fond qui, dès qu'il voit, se crève les yeux pour ne plus voir. C'est ce que je fais tous les matins où, ayant analysé mon rêve, j'ai dévoilé encore une fois ces deux piliers de l'inconscient, et je m'endors sur les deux oreilles de ma vie de veille pour ne surtout plus y penser, jusqu'à la nuit suivante où un autre rêve ouvrira une nouvelle faille dans le tissu spatiotemporel de ma vie.

Mayonnaise sur l'avocat, le retour vers Los Angeles va nous confronter à l'aspect physique de cette faille spatiotemporelle par laquelle il va falloir passer. A quoi ressemble-t-elle ?



à une fente rose bavant de lumière, dont tout le monde vente la beauté. En s'engouffrant là-dedans, l'avion réalise l'acte que sa forme phallique laissait prévoir :



d'abord il fait jouir le seul resté éveillé pour guider le vol et rétablir l'oxygène après passage (avec un sourire béat, il ne peut que répéter : que c'est beau, que c'est beau...), ensuite il enseme les cieux pour mettre au monde les derniers survivants. Origine du monde, en effet, car, en atterrissant à Los Angeles, le réalisateur nous ménage une dernière surprise : l'aéroport est désert, comme celui qu'ils viennent de quitter. La malédiction continue-t-elle ? non, ils avaient juste un peu d'avance sur le rattrapage du présent. Peu à peu, des formes floues s'animent, deviennent humaines, le brouhaha devient peu à peu compréhensible, comme à des bébés s'ouvrant petit à petit au monde symbolique. En venant au monde, il n'est pas faux de dire que nous devons nous recréer un monde. Ce monde intermédiaire de flou et de brouhaha, le Réel, il reste inscrit quelque part dans l'inconscient et réapparaît dans les rêves, ainsi qu'ils l'ont dégusté dans l'aéroport d'en deçà du présent.

Et là où nous n'étions pas physiquement, au moment de notre conception, se trouve une lacune dans notre tissu spatio-temporel (on peut dire : mémoriel, la structure du sujet) que nous n'avons de cesse de chercher à combler par ce fantasme d'auto engendrement que l'on nomme scène primitive.

J'ai souvent fait ce travail en rêve, celui d'ensemencer ma propre mère afin de me mettre au monde. J'ai pu le mettre en scène sous la forme d'un passage, avec ma forme humaine actuelle, dans le conduit spermatique paternel, comme Woody Allen dans sa fameuse séquence de « Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur le sexe... », qui est un argument de plus dans la balance de l'universalité du fantasme. Chez lui aussi, l'avion venait en métaphore du phallus, tandis que lui-même s'habillait en spermatozoïde. Je n'ai donc eu aucune difficulté à me reconnaître dans la version de Stephen King, animée par Tom Holland.

vendredi 3 janvier 2020